

**Jean-Michel LOUKA**

*psychanalyste, Paris*

<http://www.louka.eu>

## **DU TRANSFERT, DES FEMMES ET DE L'ALCOOL**

Lacan nous disait, à son Séminaire, que la psychanalyse avait inventé autre chose à propos de ce que l'on fait habituellement des pulsions vis-à-vis de son prochain dans le monde humain : « baiser l'autre, bouffer l'autre, tuer l'autre ! » C'est comme cela qu'il s'exprimait.

Tout jeune analyste, j'avais une trentaine d'années, je pratiquais à peine depuis deux petites années, j'ai reçu une femme, un soir, à mon cabinet, que j'ai décidé, comme ça pour voir, de ne pas l'arrêter dans ses propos, que j'ai laissé déplier, j'allais dire jusqu'à plus soif ! Voir un peu, en quelque sorte, de quoi le transfert était capable !

... Lorsque le jour s'est levé, cela a marqué la fin de l'entretien, à la plus grande surprise de la patiente, c'était l'été 1978, il devait être six heures du matin ! Je lui ai appelé un taxi et je ne l'ai plus jamais revue. C'est cette femme qui m'en a le plus appris sur l'alcoolisme féminin. Qu'avions nous fait ensemble ? Parler ! Que parler ? Oui, que parler ! Voici mes notes de l'époque.

Charlotte a quarante ans. C'est une belle femme, grande et mince, mais aux traits marqués par la vie autant que par l'alcool. Elle est née à Caen où elle a vécu son enfance. Célibataire au moment de la rencontre (1978), elle est la seconde d'une fratrie de six enfants. Un frère aîné, Pierre, « métis », est mort en se suicidant deux ans auparavant. Le frère qui la suit, Paul, le troisième enfant de la fratrie, est également mort, par ensevelissement pendant un bombardement à Caen, à la fin de la Guerre. Le quatrième enfant, une sœur, Sylvie, est mariée et mère d'un enfant. Enfin viennent deux autres sœurs, Caroline et Annick, dont elle dit que pour elles elle a joué le rôle de mère. Aujourd'hui celles-ci sont mariées, mais les ménages sont malheureux et traversés par l'alcoolisme.

Charlotte se décrit comme ayant eu de très nombreuses « aventures » sexuelles et affectives, toujours dans un rôle passif avec des hommes pervers dont les exploits sadiques avaient son corps comme champ d'exercice. Elle raconte qu'elle a été violée à plusieurs reprises par « plusieurs Noirs » sous l'empire de la boisson. Elle explique ces viols en pensant les avoir toujours souhaités inconsciemment pour « être comme

sa mère » ; elle fait référence ici à son frère Pierre, l'enfant « métis » de sa mère. Elle est en instance de séparation d'avec son ami actuel, « un éjaculateur précoce et un voyeur », après huit ans de vie commune et des projets d'« installation ». Elle a toujours aimé son métier de « disquaire » (vendeuse de disques), abandonné du fait de son alcoolisme, qu'elle pense reprendre (elle le fera effectivement par la suite), mais cet alcoolisme lui a fait beaucoup de torts. Au moment de la rencontre, elle compte quatre mois de sobriété, après avoir fait « sept mois de psychothérapie plus une semaine de clinique psychiatrique » et croit qu'avec un médecin, le docteur S., elle aurait fait « trois mois de psychanalyse... »

Pourquoi buvait-elle ? « Pour supporter la vie... Mon père buvait du « Ricard »... J'aurais *tout fait* pour lui... ma mère ne vivait son désir qu'à travers moi... Je n'aime pas beaucoup ma mère... C'est elle qui me poussait toujours dans les bras des hommes, à sa place... Elle vivait son désir par sa fille interposée... Moi je ne voulais pas, mais elle faisait tout pour ça... je sais que, comme mes frères et sœurs, à part Caroline, je n'ai jamais été désirée par mes parents... Ils nous l'ont dit... Je sais que *j'aurais pu mourir ensevelie à la place de mon frère (Paul)*, c'est mes parents qui me l'ont toujours répété quand j'étais jeune... ».

Dans la famille de Charlotte, seules les quatre filles sont vivantes, mais les deux fils sont mort *violemment*. Charlotte a servi de *mère* aux deux dernières, Caroline et Annick, qui sont devenues « alcooliques ». Charlotte n'est pas morte violemment, « à la place de » son frère Paul, comme l'insistance des parents – en fait de la mère qui fait la loi (le père étant toujours « dans la boisson ») –, semble y pousser, mais elle a été *violée*, par « plusieurs Noirs » et elle pense que ces viols ont été par elle désirés pour répondre au désir de l'Autre ici incarné par la mère, comme *entremetteuse* de son impropre désir.

Con-fondue avec sa mère, Charlotte subira les pulsions sadiques de multiples si bien nommées par Lacan « père-versions » de sujets en proie à l'angoisse de castration. Les raisons conscientes que Charlotte donne à entendre, interprétation psycho-logique de son destin sur le mode causal d'un « c'est parce que... que », ne tiendront pas longtemps. Dès lors fut-elle confrontée à l'énigmatique jouissance de la position masochique qu'était la sienne depuis tant d'années. A partir de cette nuit-là la question phallique commença à pouvoir, dans ce nocturne et bien réel (c'est-à-dire *impossible*) **transfert** qui mena de bout en bout la danse, se poser pour elle.

J'ai repris toute l'histoire du transfert dans la psychanalyse dans mon ouvrage, paru chez L'Harmattan en novembre 2008, et intitulé « De la notion au concept de transfert de Freud à Lacan ».

Treize chapitres. Le chapitre XIII, dernier chapitre, aura été le chapitre qui me permit de présenter pleinement **la dimension du Réel dans le transfert**. En effet, si la théorie psychanalytique de Jacques Lacan est une théorie qui repose sur le paradigme nouveau, par lui introduit dans cette discipline, et qui consiste à aborder **toute question psychanalytique avec le ternaire RSI**, si, ... alors, alors la question du transfert doit faire apparaître ses trois dimensions, ses trois consistances, son **nœud borroméen du transfert**, même, et l'on doit pouvoir reconnaître un **transfert dans l'Imaginaire** (le transfert, disons, de la répétition des imagos de Freud), un **transfert dans le Symbolique** (disons celui, en premier, que dégage Lacan dans les années 1960, avec la notion de grand *Autre*, alors qu'il ne l'est pas clairement chez Freud où les dimensions imaginaire et symbolique sont encore par trop intriquées), et un **transfert dans le Réel**. C'est ce dernier que j'ai développé dans ce chapitre et qui ne se trouve pas chez Lacan d'une manière explicite. Implicitement, il me semble qu'il y gît, repérable comme tel, mais non formulé.

On résumera cette avancée personnelle - ce qui est du Louka et non pas du Lacan en rappelant ceci ; dix points cruciaux :

- 1) Il existe un nécessaire et incontournable **amour** dans la cure psychanalytique. La cure est une cure d'amour, sauf que c'est comme à l'envers, c'est-à-dire, **une cure de l'amour**. Qu'il prenne la forme d'un amour ou d'une haine n'y change rien en son fond. Freud a appelé cet amour **amour de transfert**. Il est tissé des mêmes fils que l'amour ordinaire, celui qui nous fait tous souffrir un jour ou l'autre. C'est un amour « authentique » (terme de Freud). C'est un amour vrai, dans l'actuel, un amour bien réel et non la simple répétition ou ré-édition d'un amour passé. Un amour **dans le réel**.
- 2) Mais le transfert est tressé de cet amour qui, en réalité, est triple. Il y a un amour dans l'Imaginaire, un amour dans le Symbolique et un amour dans le Réel. Le dernier, l'amour dans le Réel est une forme de **l'amour dans l'impossible**, cet amour qui **unit en désunissant** dans sa progression vers la différence (sexuelle) absolue, à chaque séance un peu plus, analyste et analysant.

- 3) Si *l'amour dans le réel* est cet impossible, c'est que s'est invité à cet endroit, au festin, *le désir*, lequel est causé par *l'objet petit a* que recèle, sans le savoir au début, le psychanalyste pour le psychanalysant, et...réciproquement. Le petit a possède, en outre, une redoutable dimension de *plus-de-jour*.
- 4) Mais le transfert est quelque chose qui campe à *la frontière de l'amour et du désir*. Il est un remuant *passeur de frontières*, dans les deux sens. Il se présente ainsi tel un *Janus bi-frons* : d'un côté il réfère à *l'amour*, de l'autre au *désir*. Et ceci pour les deux protagonistes, analyste et analysant. Mais l'analyste a un temps d'avance sur son analysant. Son parcours doit lui avoir permis de *rencontrer et traverser* l'amour imaginaire (*castration imaginaire*) et l'amour symbolique (*castration symbolique*). Il peut ainsi permettre l'accès à cette castration pour son analysant, et l'accompagner dans les arcanes des mêmes opérations qu'il a subies, traversées.
- 5) Mais il reste *la question de l'amour dans le réel*. Là, ils se retrouvent pris, ensemble, en *couple*, dans ce *concubinage de l'impossible*. Car cet amour n'est pas un amour ordinaire, ni un amour courant, ni un amour narcissique et névrotique, un amour qui s'aime en aimant l'amour, en un mot un amour improbable, quoiqu'un amour rêvé comme possible. Bien qu'averti, là où son analysant ne l'est pas encore, l'analyste est à une place homologue à celle de son analysant. Ils sont à des places quasi identiques. Et cette place est celle où *le désir fait son office*.
- 6) *Le désir* opère sur le front de l'objet et donc du *manque*. Il est sans représentation directe, sinon par le biais de l'amour où il se dégrade dans la demande. Il est poussé par l'insatiable pulsion en son circuit infini. Il est ce qui *se dit*, s'énonce et dé-range l'Autre. Il est ainsi un *créateur d'angoisse*. Il s'insère entre le besoin et la demande, sans être ni l'un, ni l'autre.
- 7) Du côté de *l'analyste*, le désir qui prime s'appelle le *désir de l'analyste*. C'est un désir qui désire *qu'il y ait de l'analyse*. Que l'on aille jusqu'au bout. Au bout de l'analyse. L'amour de transfert est ainsi chevillé, non seulement à ce qui se passe chez l'analysant, mais aussi à ce qui se passe chez l'analyste concernant le *désir d'analyste*. Il doit s'y produire la *métaphore de l'amour*. L'aimé-désiré, ou voulant l'être, cesse sa plainte de ne pas être assez aimé ; il devient *aimant-désirant*. Changement, substitution de place, retournement, transfert : révélation de la *signification de l'amour*, comme s'exprime Lacan.

- 8) **La tâche du psychanalyste** est de **révéler au sujet l'objet de son désir à partir de la demande d'amour**. A une seule condition, c'est que cet amour dans le réel, cet amour impossible qui enlace dans un ensemble invivable ou insupportable analyste et analysant, soit un amour qui **réintègre en son sein le désir**, qu'il s'y confonde, qu'il ne fasse qu'**Un** avec lui, comme dans la Grèce ancienne. Qu'il s'agisse, alors, véritablement, d'un **désiramour**. Qu'il s'agisse, désormais, de **désiraimer**. Cette position qui conjugue le verbe désiraimer, c'est aussi celle, et la seule, qui se supporte du manque. Qui **supporte le manque**. Fondamental ou passager. Désiraimer, devient ainsi le seul accès, pour le sujet, qui lui reste, pour atteindre à **la vérité de son désir**.
- 9) **La psychanalyse** est donc bien cette **discipline** qui propose au sujet de **nouer les trois dimensions de l'amour**, appelé en cette situation et en ces circonstances **amour de transfert**. Nous devrions aborder dorénavant le transfert dans sa totalité, dans **la tripléité de son nouage borroméen** qui se décline en ses trois dimensions : imaginaire, symbolique et réelle. **La dimension réelle du transfert**, où se tapit féroce **en son cœur le désir**, c'est alors celle qui ne méconnaît plus l'existence, la consistance et le trou que produit **l'amour dans le réel**, cet **amour infernal qui enlace les deux protagonistes** de la situation analytique et qui est cependant **le seul amour à réintégrer la question sexuelle comme la question humaine cruciale, fondamentale, centrale et que Lacan a ramassé dans sa célèbre formule : « il n'y a pas de rapport sexuel »**.
- 10) **Enfin, le psychanalyste, c'est quelqu'un qui est animé du désir de l'analyste**, ce qui lui confère une **présence**, unique, laquelle lui permet **d'opérer de sa place de sujet supposé savoir**. **« [...] c'est à la place où nous sommes supposés savoir que nous sommes appelés à être et n'être rien de plus, rien d'autre que la présence réelle et justement en tant qu'elle est inconsciente. »**, dit Lacan dans le séminaire *Le Transfert* [1960-1961].

Ainsi, si l'analyse débouche aussi, pour chacun, pour chacune, sur **un nouvel art d'aimer**,...il faut que ce soit **autrement** ! C'est même urgent ! Car il s'agit, *hic et nunc*, de **désiraimer** autrement.

## LES FEMMES ET L'ALCOOL

Après plus de trente-cinq ans d'expérience clinique de ce qu'il est convenu d'appeler « l'alcoolisme féminin », je nomme « **femmalcool** » certaines femmes qui ont maille à partir avec l'alcool – pas toutes donc -, et pour lesquelles la rencontre avec l'alcool révèle et les précipite dans le même mouvement dans la fracture qui existe, pour elles, entre la **féminité** et le **féminin**.

Ces « **femmalcool** » expliquent et font entendre, à qui les écoute, que si la féminité est de l'ordre du phallique, du fantasme masculin, de l'imaginaire auxquels elles ont parfois longtemps cherché à s'identifier en y participant, voire en en étant elles-mêmes animées, l'échec de cette féminité, de construction culturelle, et la rencontre avec l'alcool ont mis douloureusement en évidence une autre part, plus énigmatique, d'elles-mêmes, plutôt du côté du corps, du réel, du non-phallique. Une autre part qui s'avère à peu près insupportable en tant que telle et qui se trouve « tamponnée » par la prise itérative d'alcool, tout en restant quasiment indicible.

Dire cette part les engage à une psychanalyse, quelquefois couronnée de succès, car pouvant se boucler par une ouverture sur ce dire de l'indicible **féminin**.

Mais revenons en arrière :

Cette question de l'alcoolisme au féminin est une question dans la question : il y a la question de l'alcoolisme et puis, dans la question de l'alcoolisme, il y a une question qui s'appelle l'alcoolisme..., on ne sait pas comment dire d'ailleurs..., féminin...? de la femme...? des femmes...? chez la femme...? Toutes ces expressions se rencontrent et à chaque fois qu'il y a une expression différente d'une autre, à chaque fois on est sûr de trouver derrière des positions différentes de la part des alcoolologues, positions théoriques et positions dans la pratique.

L'expérience que j'ai de l'alcoolisme au féminin est celle d'un chercheur et d'un clinicien ; effectivement, j'ai pu mener avec des femmes des cures analytiques, des cures qui peuvent prendre ce nom de cures analytiques, jusque parfois une quinzaine d'années d'analyse... Une quinzaine d'années, ce n'est pas un critère mais souvent, ce qui caractérise l'alcoolisme, ça le classe même tout de suite, c'est que la cure ne se poursuit pas. Je peux vous dire que dans certains cas, la cure s'est poursuivie.

Cette question, j'y travaille depuis plus de trente-cinq ans, du côté recherche et du côté champ alcoolologique, et ça fait aussi trente-cinq

années que j'ai une pratique analytique, et une pratique analytique avec des personnes dites alcooliques. et donc aussi avec des femmes.

Il y a d'abord une façon de prendre cette question qui est toute simple : la prendre à partir de la littérature médicale. Ce qui m'a toujours frappé, c'est qu'il y a une phrase qui rejette très rapidement l'alcoolisme au féminin en disant qu'il n'y a pas d'alcoolisme au féminin mais qu'il y a l'alcoolisme, simplement l'alcoolisme. Le tour de passe-passe réside à se centrer sous cette expression de "consommateur d'alcool", puis aujourd'hui « usager de drogues », car un consommateur ou un usager d'alcool ça n'a pas de sexe, et c'est donc tous les sexes, et comme il n'y en a que deux, c'est aussi bien les femmes. Les auteurs, traditionnellement, règlent cette question ainsi : il n'y a rien avant ni rien après. La question est pliée : en quoi l'alcoolisme féminin ou des femmes — les auteurs ne choisissent pas entre ces deux expressions — en quoi l'alcoolisme au féminin ou des femmes est-il si différent de celui des hommes pour mériter tant de débats et colloques spécifiques ? Il existe certes quelques différences mais ne serait-ce pas notre regard, notre jugement qui dressent fondamentalement ces différences ? Quel regard portons-nous sur ces femmes ? Jugeons-nous de la même manière une femme dépressive ? Parle-t-on de dépression masculine et féminine ? Ne parle-t-on pas plutôt de déprimés sur un mode plus global ? Alors ne devrait-on pas plutôt parler des alcooliques ? La question est donc réglée : il y a des alcooliques, on en parle d'une façon globale, et exit la question d'une femme qui boit ; une femme qui boit est une alcoolique et il y a des alcooliques, donc il y a l'alcoolisme et c'est tout. Evacuer la question est une façon de la régler, croit-on.

Je passe ensuite à l'alcoologie comme discipline. C'est quasiment pareil pour tous les manuels, on y trouve un peu tout. Il y a des passages tout à fait majeurs et le plus important concernant l'alcoolisme féminin qui font parfois deux pages et demie sur les 400 que compte ce type d'ouvrage. La première phrase dit ceci — et ceux qui connaissent les travaux d'A. Rigaud entendront tout de suite quel hommage je lui rends - : « L'approche de la femme alcoolique est délicate. Plus encore que les hommes, les buveuses excessives sont entourées d'opprobre »<sup>i</sup>. Ça commence comme ça et très rapidement on va nous parler des ivrognesses, des pochardes... On va attraper ainsi le premier élément qu'on entend répéter depuis trente-cinq ans. Je pense que c'est une erreur et là, je vais faire un peu de sociologie : on répète toujours la même chose et je ne crois pas que l'alcoolisme au féminin soit ce qu'on en répète dans ces livres — à peine passés, comme toujours présents -, qui ne font que répéter les compilations... Je ne peux pas le démontrer scientifiquement, mais quelques exemples peuvent faire apercevoir que ça ne rend pas compte de ce qu'est l'alcoolisme au féminin aujourd'hui.

Le premier élément qu'on évoque tout de suite est généralement la clandestinité dans un alcoolisme culpabilisé, honteux. Je ne crois pas que ce soit aujourd'hui majoritaire ; c'est certainement référer cette conduite à certaines classes sociales, ou classes socio-professionnelles, mais on ne peut pas dire cela aujourd'hui comme généralité sur l'alcoolisme au féminin : il n'est plus si clandestin que cela. Pour développer ce point, les auteurs affirment qu'il y a toujours de la dissimulation, ils parlent même, entre guillemets, de "son vice". La femme alcoolique userait de ce terme pour parler de son alcoolisme et pas l'homme.

Le deuxième caractère qu'on évoque ensuite est la gravité de l'alcoolisme au féminin. Après cette gravité viennent évidemment la plus grande fréquence des troubles organiques puis la prédominance des facteurs psychonévrotiques chez la femme alcoolique et leur plus grande intensité, enfin, une plus grande difficulté pour les professionnels à traiter l'alcoolisme au féminin — on va voir pourquoi. L'important ici est d'apercevoir que toutes ces affirmations sont posées comparativement à l'homme.

Très vite pour ces auteurs se repose, dans une visée plus universitaire, la question qui m'a fait ouvrir cette intervention : comment doit-on appeler ce problème ? Est-ce qu'on doit l'appeler l'alcoolisme au féminin comme le titre un inévitable chapitre de ces académiques ouvrages ? Doit-on plutôt parler de la femme et l'alcool ? D'autres encore disent que l'on doit parler de l'alcoolisme chez les femmes, d'autres enfin disent que l'on doit plutôt parler de l'alcoolisme de la femme. Il faut quand même résumer, alors, on dit au fond que deux courants semblent se dessiner :

a) l'un estime que féminin n'est qu'un simple qualificatif, un adjectif, qui ne fait qu'ajouter une variable, un paramètre à tous les autres ;

b) l'autre, c'est au contraire la femme alcoolique que l'on aborde avec tout un vécu fantasmatique peu accessible chez l'homme, et à ce moment-là, l'alcoolisme devient une façon d'aborder la fantasmatique féminine.

La question de cet alcoolisme féminin pourrait donc se résumer ainsi : doit-on parler d'alcoolisme chez la femme ou d'alcoolisme de la femme ?

Ainsi, de résumé en résumé, la plupart des auteurs en reviennent toujours, peu ou prou, au fondateur, Pierre Fouquet qui avait tranché la question sur le mode suivant : est-ce qu'il y a véritablement une différence ou est-ce que l'alcoolisme des femmes est la même chose que l'alcoolisme masculin ? Il répondait : il y a différence apparemment mais

non fondamentalement. Voilà ! C'est presque ce qu'en littérature on appelle un oxymore : c'est clair-obscur, nègre-blanc, quelque chose qui est une contradiction intérieure, interne. Quelles sont les différences apparentes, se demande-t-on ? Apparentes : on voit la position, les différences vont être qualifiées d'apparentes, ce qui soutient la thèse qu'il n'y a qu'un alcoolisme, que masculin ou féminin, c'est en fait la même chose. Les différences dites apparentes, c'est qu'il y a une inégalité physiologique, et effectivement les complications somatiques sont plus rapides chez la femme qui est plus fragile ; il y a aussi une injustice sociologique. Voici les deux mamelles des différences apparentes.

Avec l'injustice sociologique on revient à la phrase du départ : il y a une opprobre plus appuyée du côté des femmes alors que pour les hommes, la question de la virilité soutient culturellement quelque chose — on peut en sourire, ou n'être pas d'accord, mais on laisse passer — alors que chez une femme, aussitôt c'est perçu comme une espèce de déchéance, comme femme, comme fille et surtout comme mère.

L'épidémiologie fait apparaître qu'il y aurait selon les auteurs 900 000 buveuses, 900 000 femmes dépendantes, ce qui représenterait 30 % des alcoolismes en France. Il y aurait aussi un accroissement tout à fait net : le ratio, qui était de 1 à 10 en 1960, c'est-à-dire 1 femme pour 10 hommes, serait parvenu à 1 femme pour 4 hommes en 1980. On peut dire qu'aujourd'hui le ratio est au moins d'1 pour 3.

Il y a aussi une autre caractéristique féminine, c'est l'âge d'installation qui selon quelques auteurs serait plus précoce chez une femme. On peut cependant en observer à des âges plus avancés que chez l'homme. Qu'est ce que ça veut dire en clair ?

Ce qu'on repère avec les statistiques, c'est que l'intoxication alcoolique chez les hommes est comprise en général entre 45 et 60 ans — et là c'est connu et ça dure depuis un sacré temps -- alors que chez une femme, c'est dès 25 ans mais aussi à 70 ans, c'est-à-dire que l'écart est beaucoup large dans la vie. Une autre caractéristique, c'est que 66 % des femmes consultent tardivement, au bout de cinq ans d'alcoolisme, alors qu'il n'y aurait que 24 % des hommes qui consultent après cinq ans d'alcoolisme. Autre caractéristique encore : les femmes boivent des alcools forts, le whisky plutôt que le vins ou la bière, la littérature répète ça tout le temps.

Il faudrait à mon avis modérer toutes ces affirmations qu'on répète parce que c'est vrai et c'est pas vrai non plus. Certes, l'alcoolisation chez les femmes est souvent plus rapide et est utilisée pour ses effets psychotropes sédatifs, tout au moins au départ. Bien sûr, quantitativement,

quand on a affaire aux femmes, c'est quand même des quantités d'alcool moindres que chez les hommes.

Pour finir, les auteurs vont insister sur cette fréquence de la dépression névrotique qu'ils ne rencontrent pas paraît-il chez les hommes, tout au moins qui ne se présenterait pas de la même manière, car ce serait plus massif chez une femme. On a plutôt l'impression quand on accueille une femme et qu'il s'agit d'un problème d'alcoolisme, qu'on ne sait plus ce que ça veut dire : c'est d'ailleurs ce qui est intéressant, le fait que très rapidement c'est sur fond dépressif. Chez une femme, on rencontre moins, dans les termes de P. Fouquet, une alcoolite, c'est-à-dire un alcoolisme d'entraînement, une habitude, qu'une alcoolose, c'est-à-dire tout de suite un fond névrotique.

On rencontre donc tout de suite une personnalité névrotique, des anomalies très primaires ou très archaïques de la vie dite psycho-affective ; des expressions un peu triviales parlent de "névrose arrosée", de "névrose compensée", de "névrose tamponnée par l'alcool" : tout ça n'est pas joli mais c'est dit depuis longtemps.

On retiendra donc chez la femme une fragilité plus marquée et des facteurs divers dont certains sont dits "faibles", comme les facteurs socioprofessionnels et d'autres plus "importants" comme les facteurs psychonévrotiques qui font la différence avec les hommes. Pour le reste — et les articles se terminent généralement comme ça — les auteurs pensent que cet alcoolisme est pareil que celui des hommes.

Une dernière différence serait qu'il y a peut-être une plus grande difficulté qui entoure les projets thérapeutiques chez les femmes alcooliques qui sont plus difficiles à traiter : une femme alcoolique, c'est plus lent, c'est plus long et c'est moins évident parce que, quand on a sevré une femme qui boit, elle dit : "Eh bien ! Je me suis fait soigner et tous les problèmes restent !". C'est plus net que chez l'homme car souvent, en restant abstinente, un homme devient un objet de valorisation auprès des autres hommes : il s'en est sorti, il s'abstient, c'est un bon père, un bon mari, c'est un homme réhabilité. Un homme souvent se contente d'avoir acquis l'abstinence. En revanche, pour une femme, tout commence à partir du moment où elle est sevrée parce que le problème névrotique est alors mis à nu ; et c'est bien de cela dont il va s'agir.

Je voudrais encore vous amener ce que je crois avoir un peu contribué à souligner, qu'on a appelé **alcoologos**, c'est-à-dire un discours. Ce champ épistémologique, ce champ de l'alcoologie qui veut devenir scientifique, est producteur d'un discours et ce discours permet donc une démarche de recherche dont la Société Française d'Alcoologie est peut-

être ce qui se fait à la fois de mieux et de pire. De mieux, parce que la visée est de mettre en forme la connaissance sur un mode universitaire et dans un langage international par l'entremise de la publication de la revue « Alcoologie et Addictologie » et ses abstracts en anglais, avec soumission aux normes internationales des publications médicales. De pire aussi, parce que souvent on ne sait plus de quoi l'on traite, si l'on traite de la cellule, des membranes, des neuromédiateurs, des gènes ou si l'on traite d'un phénomène qui a quand même une forte composante sociale au niveau de la pratique et qui concerne des questions humaines importantes comme celle du désir, de la mort et de la vie, ou celle de la sexualité et du rapport à l'autre. Bref, on ne sait plus. Il y a certainement des travaux remarquables qui se hissent au niveau des travaux des autres disciplines médicales mais ça me cause personnellement un problème, car je dis toujours que "l'alcoolique n'a jamais bu d'alcool", au sens où il n'a jamais bu la molécule que les chimistes écrivent CH<sub>3</sub>-CH<sub>2</sub>-OH : on ne boit pas une molécule d'alcool mais on boit un liquide, on boit une boisson alcoolisée qui est flaconnée, qui est dans un flacon — le flacon a autant d'importance en tant que contenant qu'en tant que contenu — avec la couleur, l'odeur et la présence, on est alors très loin de CH<sub>3</sub>-CH<sub>2</sub>-OH. Il faut prendre tout, bien sûr, mais pour ma part j'ai plutôt affaire à une dimension clinique qu'à une dimension biochimique. Tout ça pour dire que ces travaux, cette forme de discours dont je vais parler, produisent des textes sur un mode universitaire, c'est-à-dire des travaux sur des travaux.

Je voudrais faire, ici, une petite remarque. J'ai été formé au lacanisme mais aussi aux travaux de Michel Foucault qui a produit sa théorie du discours (cf. sa Leçon inaugurale au Collège de France). Lacan y répond l'année suivante, en 1969, par un séminaire qui s'appelle "Les quatre discours" et où il repère justement 4 discours : celui du maître, de l'universitaire, de l'hystérique et du psychanalyste. J'avais l'habitude de dire depuis vingt ans que l'alcoologie est un discours du maître, mais aujourd'hui ce n'est plus le discours du maître, c'est le discours de l'université : c'est un discours qui commence à parler sur son propre discours, c'est un discours où les auteurs parlent sur des auteurs. Alors, "alcoolisme des femmes", "alcoolisme féminin", je n'en sais rien mais à chaque fois que j'ai rencontré l'alcoolisme — si alcoolisme il y a — c'est l'alcoolisme d'une femme. Et une femme par une femme. C'est tout à fait différent.

Le champ de la psychanalyse est ainsi convoqué, puisque c'est aussi le champ du sujet. Et ce que l'on appelle le fantasme, autrement dit la construction par représentation imaginaire majeure que l'on a, est absolument déterminante. Elle oriente sa boussole, dans ce champ comme ailleurs, et particulièrement peut être chez les femmes. Ce que Freud rencontre avec elles, c'est la naissance tout simplement de la

psychanalyse au siècle d'avant le dernier. Freud emploie alors pour la première fois le terme de *psychoanalyse*.

Ce qu'il rencontre avec les hystériques viennoises — dans un premier temps il y croit — c'est ce qu'il appelle sa *neurotica*. Il croit véritablement que toutes ces jeunes filles, ces jeunes femmes ont subi des attouchements, ont été violentées par leur frère ou par des adultes, le père principalement - on sait aujourd'hui que ça arrive quand même, on nie l'évidence que ça arrive peut-être plus souvent que l'on croit et qu'on ne le dit, mais ça n'arrive pas autant qu'elles le disent à Freud. Les jeunes femmes le disent et Freud rencontre un peu plus tard que ce qui est majeur, c'est le fantasme, c'est-à-dire ce qu'on s'imagine avoir été. Il y a eu des fois des frôlements, il y a eu des fois des attouchements, et puis vingt ans après une jeune femme dit qu'elle a été violée, violentée. Ce qui est le moteur derrière ça, c'est ce qu'en psychanalyse on appelle le fantasme. Alors les femmes, dans la plupart des études dites scientifiques, répondent beaucoup plus que les hommes à partir du fantasme. Elles répondent qu'elles s'imaginent... Le fantasme, c'est très puissant, ça suffit à provoquer l'excitation sexuelle beaucoup plus que la dose d'alcool. Il suffit que l'excitation dans la tête soit liée au fantasme et on dérègle complètement notre étude scientifique !

Mais, la question préoccupante, c'est celle de l'alcoolisme au sens où des sujets souffrent de leur rapport à l'alcool.

Je voulais relever ça. On pourrait également dire que toutes les études à vocation scientifique en ce domaine sont des études qui font d'une pierre deux coups : d'une part, elles valident le discours expérimental de la science, au sens où il y a des appareils qui mesurent que ceci et que cela, et puis en même temps, elles confirment ou réaffirment les préjugés, l'éternel féminin des femmes qui sont plus suggestives, plus influençables, etc... : on arrive à les faire s'exciter simplement avec l'idée qu'on leur fait boire de l'alcool ! C'est merveilleux des études pareilles — si j'ose dire !

Il existe depuis toujours des difficultés à faire entendre cette approche de la psychanalyse. Vous passez la porte d'à côté, c'est-à-dire du côté de la toxicomanie, jusqu'à encore ces dernières années, et c'est différent : il y a pratiquement une école française de l'approche psychanalytique dans les toxicomanies. Il faudrait parler de P. Fouquet, il faudrait parler de comment s'est constituée ce que j'appelle aujourd'hui l'"école française d'alcoologie" ; je ne vais pas développer ça maintenant, parce que ce n'est pas vraiment l'alcoolisme au féminin, mais il y a des points d'histoire qu'il faut connaître et on a étrangement une alcoologie qui, en France, est restée quasiment — on est dans le domaine — vierge de la théorisation psychanalytique. On répète toujours les mêmes

histoires, comme on répète toujours que pour les femmes c'est clandestin, c'est des alcools forts... Ce n'est pas vrai, il n'y a en fait pas d'études, pas d'études récentes d'ailleurs, on répète depuis trente-cinq ans ces choses-là, et on n'en sait rien exactement, au fond. Bien sûr qu'il y a des femmes qui boivent clandestinement ! Bien sûr que dans certains milieux ouvriers c'est traditionnel ! Ça continue bien sûr, mais maintenant, la majorité des femmes sont au travail et, si elles boivent, ce n'est pas forcément toute la journée en dehors du regard masculin et des enfants à l'école..., ça ne se passe pas forcément dans la cuisine. Ce sont des clichés, et il y a des clichés qui ont valeur scientifique mais qui n'ont en fait rien de scientifique et qu'on pourrait critiquer de ce point de vue.

Du côté clinique, je peux témoigner que je ne peux pas aujourd'hui dire si j'ai rencontré — c'est un peu provoquant ce que je dis — si j'ai rencontré des femmes alcooliques ! Je ne sais pas ! J'ai rencontré des femmes qui n'allaient pas bien, c'est sûr, dont l'alcool servait à quelque chose, servait à maintenir, servait à éviter de s'effondrer tout en s'effondrant en même temps. J'ai certes écrit quelques articles : en 1994 j'ai fait une petite note qui s'appelait « Petite note sur la notion de phallus dans l'alcoolisme au féminin ». Le phallus est un concept dans la psychanalyse qu'on trouve développé chez Freud d'une certaine manière quand il dit qu'il n'y a qu'une libido à partir de la représentation imaginaire qu'il n'y a qu'un sexe, le masculin. Et puis surtout à partir du concept de phallus qui va devenir un concept plus fondamental encore dans sa théorisation.

Un deuxième article, la même année, intitulé « Philomèle ou de l'alcoolisme féminin » ; c'est la mythologie qui m'avait intéressé. Philomèle est une femme à qui un homme a coupé la langue pour qu'elle ne parle pas ; cet homme était son beau-frère et l'avait violée, et pour ne pas qu'elle dise qu'il l'a violée, il lui coupe la langue. D'une certaine manière, elle doit trouver que les travaux féminins, ça sert aussi à quelque chose : elle a brodé son histoire puisqu'elle ne peut plus parler, et elle a fait découvrir en brodant, donc en écrivant, ce qu'elle ne peut pas dire. Ce qu'on ne peut pas dire on peut l'écrire, et ça peut communiquer quelque chose quand même.

Donc deux articles dont bien sûr, à part les amis, on a peu parlé ; ils n'ont fait ni chaud ni froid à la Société Française d'Alcoologie qui les a pourtant publiés dans sa revue *Alcoologie*.

C'est tout à fait évident, on ne peut pas redire toujours la même chose. Il faut s'abstenir de publier, il faut avoir quelque chose de neuf et on n'a pas quelque chose de neuf dans ce domaine, par exemple de la psychanalyse, tous les jours comme on peut avoir quelque chose de

neuf puisqu'on peut parler et que ça se dit d'abord dans le dire, avant de l'écrire.

Maintenant, je pourrais faire une revue de la littérature de la littérature, ou une revue de la revue de la littérature par rapport à ces deux articles-là, on peut au second degré. Mais maintenant, au troisième degré, on peut aussi reprendre ce qui est dit : dans la critique énoncée tout à l'heure — critique plutôt de logique, critique épistémologique, critique des résultats, critique des termes, aussi critique de vocabulaire, comme l'expression "buveuse sociale" — c'est une erreur monumentale, la consommation d'alcool a été pendant longtemps une pratique masculine ! Mais on n'en sait rien en fait, ou plutôt on sait qu'un type (Euripide) au Vème siècle avant J.-C. parle des Bacchantes et on peut aussi supposer que l'alcoolisation des femmes, ça fait longtemps que ça dure. Ce n'était pas le même mode, ce n'était pas la même discipline, ce n'était peut-être pas les mêmes alcools et ça ne servait peut-être pas tout à fait à la même chose...

Ce que j'essayais de dire dans ces articles, c'était qu'au centre de la question de l'alcoolisme au féminin, la question n'est pas l'alcoolisme au féminin mais c'est celle de la **féminité**. Je dirais aujourd'hui plus, la question du **féminin**. Là, je suis un peu freudien parce que la féminité, et encore plus le féminin — je parle à la fois subjectivement et culturellement — il est traditionnellement plus aisé pour un homme de devenir un homme que de devenir une femme pour une femme. Je vais m'expliquer : c'est plus aisé pour un homme parce que l'homme s'appuie culturellement - il suffit des fois de montrer, de bander ses muscles, il suffit de faire un peu de sport, il suffit justement d'aller au bistrot, il suffit de supporter l'alcool, il suffit de ne pas trop pleurer, il suffit d'être un homme ("Soit un homme mon fils"), il suffit de correspondre à ces stéréotypes même si au fond c'est parfois un peu mou, ce n'est pas aussi dur qu'en surface — il suffit d'être dans l'adhésion aux valeurs de la virilité. L'adhésion suffit, ce n'est même pas la peine de le démontrer. Il suffisait d'accepter de faire son service militaire même si l'on pouvait y trembler de trouille ou d'ennui : "C'est un homme maintenant ! Il a fait son service militaire, il peut se marier...". Il suffisait d'avoir un travail, le travail faisait l'homme, le travail, le service militaire, le corps, pas pleurer, trancher, décider, etc... Pour la société, qu'un homme soit à peu près un homme, à peu près, ça suffit, pas besoin de trop fouiller, faut pas trop gratter.

Pour une femme, la question ne se pose pas de la même manière. Les modèles culturels viennent évidemment du fantasme masculin qui est toujours entre deux pôles, la mère et la putain, comme vous le savez, et l'idéal des deux à la fois en une, mais pas aux mêmes heures, pas au

même moment, pas dans la même journée, mais les deux ! La putain sans la mère, ça ne va pas, il va chercher la mère ailleurs ; la mère sans la putain, ça ne va pas non plus, mais c'est plus courant. Alors une femme qui est face au fantasme masculin rencontre parfois — c'est chez Freud le cas de "la jeune homosexuelle" — qu'elle va au contraire pouvoir construire sa féminité en rencontrant une autre femme, et non pas en rencontrant le fantasme au masculin de la mère et la putain. Ça fait parfois des homosexuelles, ça fait surtout entre les deux, entre celle qui adhère directement et celle qui devient homosexuelle, ça fait tout le champ de l'hystérie.

Il y a une façon hystérique de prendre le chemin de la féminité, et cette façon hystérique est très mal vue ; certes, on ne les brûle plus sous forme de sorcières comme au Moyen-Age, elles ont rencontré Freud au XIXème siècle, et aujourd'hui dans les hôpitaux généraux, je vois des chefs de clinique qui ont la trentaine et pour qui tout est à recommencer, car non seulement ils ne savent plus reconnaître un cas d'hystérie mais surtout, ils ne savent plus comment l'aborder, comment aborder une femme qui relève de la structure hystérique.

Avec le profil psycho-névrotique de ces femmes, qui boivent et qu'on qualifie si souvent d'hystériques, émerge la question de savoir si la "maladie alcool" ne remplace pas autre chose. C'est la question de savoir si l'alcool peut être un trait d'hystérie.

Du point de vue de la structure de la personnalité, on rencontre différents types d'organisation et l'alcoolisme des femmes ne saurait être imputé systématiquement à une structure hystérique. Le recours à l'alcool n'est manifestement pas l'apanage d'une seule structure.

Cependant, il reste que chez les femmes la fonction de l'alcoolisation paraît devoir être abordée dans son rapport au problème de la construction de la **féminité** dans la rencontre avec le **réel du féminin**. Les choix offerts aux femmes pour le devenir les renvoient, on l'a dit, soit aux fantasmes masculins de "la femme", soit à certaines femmes qui s'offrent comme modèles. Une femme a toujours besoin de trouver sa propre voie pour construire sa féminité et celle-ci peut être compliquée, si le socle sur lequel se fonde cette construction n'est pas assez solide. Cette fragilité peut procéder d'un père absent, ou d'un père qui ne répond pas ou répond trop, mais aussi d'une mère pas ou au contraire trop présente, ou encore là et pas là à la fois, une mère inerte, dépressive par exemple.

Il faut donc accueillir ce que l'alcool **masque** et **bouche**. Une sorte de **trou**... Un trou n'existe que par ses bords... L'alcoologie veut boucher le trou, par exemple par les médicaments, les cures, et tout un dis-

cours scientifique, etc., alors qu'il convient de commencer par lui mettre des bords. Concrètement, il s'agit de donner des éléments symboliques par la parole, par le langage, et ça prend du temps. Alors que par les pratiques médico-alcooliques habituelles, on entre dans l'alternance vider/remplir, on engage un système qui va se répéter... La psychanalyse propose un autre dispositif...

Il faut donc faire un pas de côté par rapport à la question de savoir s'il y a un alcoolisme féminin. D'ailleurs, d'une manière générale, il conviendrait plutôt de dire qu'il y a des hommes et des femmes qui boivent, bref qu'il y a un sujet et sa conduite, son sexe - au sens de genre - n'en étant qu'un élément de détermination parmi d'autres. Il convient donc de se placer de la bonne façon pour accueillir une femme, puis une femme, puis une femme, etc..., chaque « une » dans sa singularité, même et surtout si elle est prise, cette singularité en souffrance, dans les rêts de l'alcool. C'est ce que je voulais vous dire aujourd'hui.

-----

- LOUKA J.-M., et Al., Des femmes et l'alcool, L'Information Psychiatrique, 1982, 58, 4, 539-554.

- LOUKA J.-M., et Al., Un pas de côté pour une clinique de "l'alcoolique", Coll. International "Manières de boires et alcoolisme : pour une socio-anthropologie de la complexité" BRETAGNE-ALCOOL et SANTE/C.E.T.S.A.P. (Pr. E. MORIN-Paris), Rennes, 16-18 Sept.1987. in : "De l'alcoolisme au bien boire", Tome 1, Coll. "Logiques sociales", Ed. L'Harmattan, Paris 1990, 259-319.

- LOUKA J.-M., et Al., D'une offre particulière en hôpital général, Communication lors de la XII<sup>e</sup> Journée de la Société de Psychiatrie de Champagne-Ardenne sur le thème "Faire avec l'alcoolique : entre la demande et l'offre", Reims le 23 Avril 1988, Revue Fr. Psychiatrie, 1990, 8., 6, 11-20.

- LOUKA J.-M., Petite note sur la notion de phallus dans l'alcoolisme féminin, Alcoolologie, 1994 ; 16 (2) : 97-101.

- LOUKA J.-M., Philomèle ou de l'alcoolisme féminin, Alcoolologie, 1994 ; 16 (4) : 287-292.

---

<sup>i</sup> RIGAUD A., L'alcoolique et la Civilisation : entre la pulsion et l'opprobre, 2<sup>e</sup>me Colloque de l'A.D.D.E.C.E.P.A (Dr J.-P. DESCOMBEY), Reims, 22-23 Octobre 1983 - inédit.

RIGAUD A., Réflexions sur la problématique alcoolique à propos d'une contre-attitude soignante : l'opprobre (die Verpönung), Colloque de l'Association Freudienne en Belgique sur le thème : "Alcoolisme : approche psychanalytique", Bruxelles, 1er et 2 juin 1985, L'INFORMATION PSYCHIATRIQUE, 1987, 63, 1, 35-41.

RIGAUD A., Sur l'opprobre (die Verpönung) Revue "Perspectives Psychiatriques", 1997.